

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA

Gazette des Familles

CANADIENNES ET ACADIENNES.

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 3. QUEBEC, 15 OCTOBRE 1871. No. 1.

LE RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

Sommaire.

Notre publication—Neuvième entretien sur la famille—Article sur Sté. Anne—Chronique—Agriculture.

Notre publication.

Avec le numéro de ce jour, la *Gazette des Familles Canadiennes et Acadiennes* entre dans sa troisième année. Notre feuille a-t-elle répondu à l'espérance que l'on a fondée sur elle, à son début? A-t-elle rempli le programme qu'elle avait dicté? Nous laissons nos lecteurs juges en cette matière.

Quant à nous, nous pouvons nous rendre, aujourd'hui, le témoignage que nous avons fait notre possible pour arriver au but que nous nous étions proposé, quand nous nous sommes mis à l'œuvre pour la première fois.

Procurer à nos familles de bonnes lectures qui puissent les éclairer sur leurs devoirs et les édifier, leur signaler les dangers qui les menacent, leur

indiquer le moyen de trouver, dans cette vie, l'aisance, la paix et le bonheur, les aider dans la voie étroite qui conduit à la félicité éternelle, &c., tel est le but de tous nos efforts. Nous continuerons cette marche qui a rencontré l'approbation de l'autorité ecclésiastique, celle de tous les esprits judicieux et des bons chrétiens.

Nous accusons réception d'une liste de 62 abonnés qui nous a été transmise par le Révd. M. Gauvreau, curé de St. Nicolas. Nos plus sincères remerciements à cet ami zélé de notre feuille.

Pour le sous-titre de notre article sur l'agriculture dans notre 24ème numéro, au lieu de maison, lisez "moisson."

Neuvième entretien sur la famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

Deuxième devoir. — *L'Instruction* — *Le jour de la première communion.*

Pères et mères, voici le grand jour, pour vos enfants et pour vous!... Après vous être signé du signe de la croix, avoir donné votre cœur à Dieu, levez vous en silence, approchez vous avec un saint respect du lit où dorment ces bien aimés enfants, découvrez leur poitrine, faites sur leur cœur le signe adorable de la redemption, baissez leur front, et bénissez les, en étendant votre main droite sur leur tête, et répétez avec une véritable piété ces saintes paroles : Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, qui vous a donné la vie, vous bénisse ; que sa Providence, vous prenne entre ses bras maternels et vous porte, à travers tous les dangers qui vous menacent, jusqu'à la vie éternelle.

Que le Fils, qui vous a rachetés sur la Croix, qui vous a marqués du sceau de la régénération, au jour de votre baptême, vous bénisse; qu'il vous comble de ses grâces, afin que vous soyez dignes de vous asseoir aujourd'hui, à son auguste festin, et pendant l'éternité, au banquet qu'il vous prépare dans son royaume.

Que le Saint Esprit, qui vous a choisis pour ses temples vivants, vous bénisse; qu'il conserve, à jamais, le sanctuaire de votre cœur sans péché.

Que la Reine des Anges, la glorieuse Marie, votre tendre Mère, vous bénisse; qu'elle étende sur vous ses mains virginales, et verse les trésors du ciel dans vos jeunes âmes, où son divin Fils doit reposer éternellement.

Que l'Ange qui a été choisi pour vous garder, et qui vous accompagne depuis votre entrée dans ce monde, vous bénisse; qu'il éloigne de vous les esprits de ténèbres, les mauvais anges.

Que les Saints qui vous prêtèrent leur auguste nom, vous bénissent; qu'ils vous obtiennent de pratiquer les vertus qui leur ont ouvert les portes du Ciel.

Que tous les heureux habitants de la Jérusalem céleste, de concert avec ceux de la Jérusalem terrestre, vous bénissent, qu'ils offrent pour vous les vœux les plus ardents, les prières les plus ferventes, afin que la bénédiction du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint Esprit, repose sur vous et vous accompagne jusque dans le séjour des bienheureux. Ainsi soit-il.

Pendant ce moment solennel, tenez vos regards, tantôt attachés au ciel, tantôt fixés sur les objets de votre tendresse; vous verrez les yeux de ces chers enfants remplis de larmes, vous entendrez les battements de leur cœur se précipiter; de leurs lèvres

s'échapperont de profonds soupirs ; et cette scène attendrissante produira sur vous comme sur eux, les effets les plus salutaires.

Et si vous avez apporté tous vos soins à préparer vos enfants à ce grand jour, vous aurez peut-être le bonheur d'entendre de leur bouche, ce qu'une délicateuse enfant dit à sa pieuse mère, à son réveil, le jour de sa première communion : Ma chère maman, mon bon ange est venu m'éveiller plusieurs fois, pendant la nuit, et chaque fois il m'a répété ces belles paroles : " Mon enfant tiens toi prête, voici le Roi qui va bientôt arriver, prépare ton cœur pour recevoir l'Agneau qui efface les péchés du monde. Jeune vierge, ouvre ton cœur à l'amour et à la joie, puisque ton divin Epoux est sur le point d'arriver."

Un jeune enfant âgé de dix ans, dit aussi à sa mère, lorsqu'elle s'approcha de son lit : " Maman, je n'ai pas dormi de la nuit ; j'attendais l'arrivée du jour avec tant d'impatience... Aussi, est-il possible de dormir, la nuit qui précède la première Communion !

Voilà ce que nous racontait un jour un vénérable prêtre que la mort a enlevé, il y a quelques mois : " Monsieur, si on éprouve de la fatigue à préparer les enfants à la Première Communion, le plus souvent, les consolations sont abondantes, et nous nous dédommageons amplement.

Voici ce que me racontait hier une jeune fille âgée de seize ans et qui est l'aînée et le modèle de sa famille : " Monsieur le curé, mon père et ma mère sont au comble du bonheur ; car mon petit frère Joseph, et ma petite sœur Sophie se sont bien préparés à leur Première Communion. La veille du grand jour, Joseph qui s'était fait une petite bourse, en mettant de côté tous les dons

“ qu’il recevait, a tout donné pour habiller le fils
“ de C... qui devait commencer le même jour
“ Sophie a aussi habillé une de ses petites compa-
“ gnes. Maman lui avait souvent répété : ma
“ chère, travaille pour les pauvres, cela porte bon-
“ heur aux enfants.

“ Le soir, avant de se mettre au lit, nos deux
“ jeunes communiants se sont bien recommandés à
“ nos prières ; nous nous sommes mis à genoux avec
“ eux, dans la chambre de papa ; ils ont bien pleuré,
“ nous aussi. . . . Pendant la nuit, Joseph a demandé
“ plusieurs fois à papa : Quelle heure est il ? il n’a
“ presque pas dormi. Sophie m’a fait aussi souvent
“ la même demande. Enfin, le matin venu, après
“ avoir prié dévotement, ils se sont jetés dans les
“ bras l’un de l’autre ; mais ils étaient tellement
“ émus, qu’ils n’ont pu se dire que ces deux mots :
“ c’est aujourd’hui ! . . .

“ Avant leur départ pour l’église, ils sont venus
“ se jeter aux genoux de papa et de maman, pour
“ leur demander leur bénédiction, et pardon pour
“ tous les chagrins qu’ils avaient pu leur causer,
“ depuis qu’ils sont dans le monde. Papa et maman
“ les ont bénis et couvert de baisers ; cette scène
“ nous a fait verser des larmes abondantes, mais
“ bien douces.”

Quand les parents ont accompli le précieux devoir de bénir leurs enfants, qu’ils se retirent et les laissent quelques instants dans la solitude, afin qu’ils puissent se recueillir, élever leur cœur à Dieu et prier dévotement. Quand ils se seront acquittés de ces actes de piété, que la mère s’occupe de leur toilette ; mais qu’elle s’en occupe comme une mère chrétienne et non comme une mère mondaine. C’est bien le temps de dire ici, l’imprudence et l’aveuglement de certains parents, qui attendent le jour le

plus saint pour leurs enfants, pour leur enseigner la vanité, l'amour du monde. Pour parer les petites filles surtout, on n'a jamais d'habits assez beaux, assez riches, on les couvre de fleurs et de rubans des pieds à la tête. On en fait de véritables petites chapelles. Et quel est le résultat ordinaire de pareilles folies ? c'est que ces enfants passent leur temps à se regarder, à s'admirer, etc., et qu'ils font d'un jour de véritables bénédictions, un jour de colère et de malédictions !

Parents chrétiens, ne vous exposez donc pas à recevoir de votre jeune enfant la terrible leçon qu'une petite fille fit à sa mère, le jour de la Première Communion. Cette mère, comme bien d'autres femmes volages, mit plus d'une heure à parer son enfant ; elle eut, de plus, l'imprudence de dire à sa petite fille : " tiens toi donc la tête haute, et fais ton possible pour bien te montrer ; car je veux que tu sois la mieux mise, et que tu sois habillée avec plus de luxe que toutes les autres." Là-dessus, l'enfant se mit à pleurer à chaudes larmes, et dit en sanglotant à sa malheureuse mère : " maman, Monsieur le curé nous a dit que Jésus que nous allons recevoir est né dans une étable, qu'il a été pauvre toute sa vie, et que nous devons être humbles comme lui, si nous voulons le recevoir saintement. Si j'ai de l'orgueil dans le cœur, je ferai une mauvaise Première Communion, un horrible sacrilège. Je me damnerai, et c'est vous qui m'aurez perdue." Elle ne put en dire d'avantage ; mais elle en avait dit suffisamment pour arrêter sa mère sur le bord de l'abyme où sa sottise vanité l'avait conduite. Cette pauvre mère ôta aussitôt tout ce qui était superflu, dans l'habillement de son enfant, et lui demanda pardon du scandale qu'elle lui avait donné.

O mères ! qui aimez le luxe et qui seriez tentées

de tomber dans la même faute, recevez cette leçon elle s'adresse à vous, et ne l'oubliez jamais. Habillez vos enfants proprement, convenablement, mais avec la plus grande modestie. C'est une horreur de charger d'ornements, la tête d'un enfant qui va recevoir dans son cœur, un Dieu couronné d'épines.

Les parents, en se rendant à l'église, en compagnie de leurs enfants, doivent les tenir en silence ou les entretenir de sujets édifiants. Pour exciter dans leur cœur l'amour qu'ils doivent apporter à la table sainte. Ils pourraient leur rapporter ce que nous lisons dans la vie de Ste. Gertrude. Cette sainte, lorsqu'elle n'avait encore que cinq ans, accompagnait tous les jours, à la sainte messe, sa mère, qui était elle-même une très sainte femme, et qui communiait tous les jours. Lorsque cette mère modèle entrait dans son banc, après la communion, la petite Gertrude s'approchait d'elle et la pressait sur son cœur, avec un bonheur inexprimable. Un jour, cette bonne et pieuse enfant, pressait un peu fortement sa mère, qui lui dit: " mon enfant, arrête un peu, car tu me déranges : " A ces mots, la bonne petite Gertrude la pressa encore davantage, en lui disant: " Ah ! maman, laissez moi donc me presser fortement contre vous ; car voyez vous, moi je n'ai pas encore le bonheur de recevoir dans mon cœur Notre Seigneur Jésus-Christ ; mais vous, vous avez ce bonheur, et lorsque je vous embrasse, après votre communion, il me semble que j'embrasse Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, et alors, je m'anéantis devant lui, je l'adore dans votre cœur ! " Que ces paroles sont bien capables d'allumer le feu du divin amour, dans le cœur d'un enfant qui se prépare à s'approcher de la table des Anges.

Nos lecteurs liront avec un vif intérêt la série d'articles dont nous commençons aujourd'hui la publication, sur la dévotion à la bonne Ste. Anne. Ce travail est dû à notre écrivain distingué, M. l'Abbé Casgrain, à qui les lettres sont déjà redevables de plusieurs ouvrages qui ont fait les délices de ceux qui ont eu l'avantage de les lire. C'est aussi à ce savant infatigable que nous devons les recherches les plus complètes, sur la dévotion si populaire de Ste. Anne, en notre pays.

LE CULTE DE LA BONNE SAINTE ANNE EN CANADA.

Avant de commencer le récit de cette touchante dévotion des Canadiens, il est nécessaire de faire connaître les merveilles qui avaient rendu ce culte si populaire en France, au commencement du dix-septième siècle. Les prodiges si extraordinaires qui donnèrent naissance au célèbre pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray en 1627 coïncident avec les premiers établissements de la colonie canadienne. Nos ancêtres étaient les contemporains de ces grandes merveilles, qui avaient eu un retentissement immense dans toute la France. La plupart d'entre eux étaient originaires de la Normandie et de la Bretagne, et avaient pu voir les témoins mêmes de ces prodiges : nul doute que plusieurs de nos premiers colons étaient allés s'agenouiller dans le pieux sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray avant de dire adieu à la France. Il n'est pas surprenant qu'après être descendus sur nos rivages, un de leurs premiers actes ait été d'invoquer la bonne Sainte Anne et de mettre leurs nouveaux établissements sous sa protection. Voici, d'après les écrivains les plus authentiques, l'histoire des miracles de Sainte-Anne d'Auray.

“ A l'endroit où s'élève actuellement la chapelle de Sainte-Anne d'Auray, dit un historien, il n'y avait, au

commencement du XVII^e siècle, quo des champs et des prairies jetés sur le bord marécageux d'une lande. A une petite distance, on apercevait un hameau de quelques feux, nommé Keranna, village d'Anne.

La tradition faisait remonter l'origine de ce nom à une chapelle dédiée à sainte Anne, qui avait existé autrefois en ce lieu, mais qui, demeurée longtemps en ruines, avait fini par disparaître entièrement. Le souvenir du culte dont la mère de la très-sainte Vierge avait été l'objet de la part de leurs ancêtres, n'avait toutefois pas cessé d'être cher aux habitants. Ils montraient à leurs fils un champ, dit *le Bocenno*, qui faisait partie d'une ferme appartenant au sire de Kerloguen, et ils leur disaient que là s'élevait la chapelle de Sainte-Anne. Les femmes y conduisaient les petites filles, les faisaient se mettre à genoux et invoquer la douce patronne de Keranna. Comme pour confirmer l'authenticité du souvenir qu'elles confiaient à ces jeunes cœurs, un phénomène remarquable se produisit. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait pu faire passer la charrue dans un coin bien connu de ce champ. Arrivés là, les bœufs étaient pris d'épouvante, et le soc ou quelque autre pièce de la charrue se rompait. On était obligé de cultiver cet endroit à la bêche, et chaque année il se couvrait de la moisson la plus abondante, quelque maigre que fût d'ailleurs celle qui sortait des terres voisines, et quelques dégâts qu'exerçassent les injures du temps.

Les vieillards expliquaient le respect qu'il fallait porter à cette partie du champ, par une assurance, transmise d'âge en âge, qu'un jour viendrait où la chapelle se relèverait de ses ruines.

En 1622, le fermier du sire de Kerloguen était un honnête paysan, Yves Nicolasio, de la paroisse de Plumoret, irréprochable dans ses mœurs, pacifique, judicieux, craignant Dieu, faisant volontiers l'aumône, communiant tous les dimanches, affectionné au service de la sainte Vierge, et fort dévot à sainte Anne, qu'il appelait sa bonne maîtresse, et qu'il aimait à invoquer sur le lieu même que la tradition signalait comme lui ayant été consacré.

Un soir, une heure après le coucher du soleil, Nicolasio

et son beau-frère Jean Le Roux, étant allés quérir leurs bœufs dans la prairie, voulurent les faire passer près d'une humble source coulant sur le gazon, et qui est devenu la belle fontaine de Sainte-Anne. Là ils virent une dame d'un aspect auguste, vêtue de blanc, tenant un flambeau à la main, entourée d'une lumière éclatante et les pieds posés sur un nuage. Cette apparition ne dura qu'un instant, mais elle se renouvela, tantôt près de la fontaine solitaire, tantôt dans la maison même du bon paysan, ou dans la grange, à côté de vieilles pierres sculptées, encastrées dans les murs et ayant appartenues aux ruines de la chapelle.

Souvent quand Nicolasic revenait des champs plus tard que de coutume, un flambeau soutenu par une main invisible, l'accompagnait et éclairait sa route.

Souvent encore le Bocenzo lui parut couvert de points lumineux, semblables à des petites étoiles qui projetaient leurs rayons jusqu'au village de Keranna. En même temps il entendait des chants d'une mélodie ineffable qui s'élevaient du même lieu.

Le pieux laboureur, frappé de ces merveilles, effrayé en même temps des communications qui semblaient s'établir entre lui et le monde surnaturel, pria Dieu de ne pas permettre qu'il fût trompé et d'agréer le désir où il était de le servir en tout ce que sa providence désirerait. Enfin, jetant les yeux sur les religieux de Saint-François établis depuis peu dans la ville d'Auray, et à qui leurs vertus avaient attiré l'estime et la confiance générales, il résolut d'en prendre un pour confident. Le P. Modeste, auquel il s'adressa, lui recommanda de redoubler de fidélité à tous ses devoirs, de faire célébrer quelques messes, et d'aller, dans l'église du Saint-Esprit et dans la chapelle de Notre-Dame de Nazareth, demander à Dieu la connaissance de ses desseins.

Les prières de Nicolasic ne tardèrent pas à être exaucées.

Le 25 juillet 1624, veille de la fête de sainte Anne, il revenait d'Auray en récitant son chapelet. Près d'une croix de pierre, appelé depuis *Croix de Nicolasic*, il aperçut la dame mystérieuse qu'il avait déjà vue bien des fois ; mais au lieu de ne faire qu'apparaître et disparaître, comme

d'ordinaire, elle l'accompagna jusqu'à quelques pas de la maison, où elle s'éleva dans les airs et s'évanouit.

Préoccupé de ce qu'il venait de voir, Nicolasio adressa à peine la parole à sa femme et à ses domestiques qui l'attendaient ; il refusa de prendre part au repas du soir et se retira dans la grange, sous prétexte de garder le grain battu les jours précédents, mais en réalité pour se livrer à ses réflexions. Là, il se jette sur quelques bottes de paille et continue de prier. Entre onze heures et minuit, il entend dans le chemin qui longe la grange, comme le bruit des pas d'une grande multitude, auquel se mêlait un murmure de voix nombreuses. Il se lève et court s'informer de ce que veut dire un tel rassemblement à une pareille heure ; mais il regarde en vain, il ne voit personne ; il écoute et n'entend plus rien. Saisi de frayeur, il rentre et épanche devant Dieu les sentiments qui l'agitaient, le conjurant d'avoir pitié de lui. Tout à coup la grange s'éclaire, et une voix lui demande s'il n'a jamais ouï dire qu'il y avait eu autrefois une chapelle dans le Bocenno. Avant qu'il eût pu répondre, la dame mystérieuse qui l'avait accompagné quelques heures auparavant se montra de nouveau, pleine de majesté, et lui dit en breton :

Yves Nicolasio, ne craignez point : je suis Anne mère de Marie. Dites à votre recteur que dans la pièce de terre appelée le Bocenno, il y a eu autrefois, même avant qu'il existât de village, une chapelle célèbre, la première qu'on ait élevée en Bretagne en mon honneur. Voilà aujourd'hui neuf cent vingt-quatre ans et six mois qu'elle a été ruinée (1). Je désire qu'elle soit rebâtie au plus tôt par vos soins. Dieu veut que j'y sois glorifiée encore.

Elle dit et disparaît avec la lumière.

Nicolasio vit probablement bien des difficultés à se faire écouter de dom Roduëz, son recteur ; car il fut six semaines avant d'oser se présenter à lui, et ce n'est qu'après avoir reçu de celle qu'il nommait sa bonne maîtresse des encon-

(1) C'est-à-dire en 690, au début des guerres sauvages qui suivirent la mort d'Alain le Long, alors que sept princes ou comtes se disputèrent les lambeaux de la malheureuse Bretagne. Ces guerres, commencées en 690, ne finirent qu'en 786.

ragements et des reproches, qu'il alla le trouver. Au premier mot d'apparition, le sang-froid de dom Roduéz l'abandonne et il n'eût pas été prudent de lui en dire d'avantage. Nicolasic prend alors le parti de s'adresser au curé (1), dom Jean Thominec ; mais c'est pis encore.

Sainte Anne fortifie l'humble laboureur ; il revient à la charge. Dom Roduéz riposte par la menace de lui interdire l'usage des sacrements et l'entrée de l'église. Les prodiges se multiplient : trois habitants de Pluvigner, revenant, à l'entrée de la nuit, du marché d'Auray, voient une dame au port de reine et environnée de clarté, descendre du ciel sur le Bocenno.

Le premier lundi de mars 1625, sainte Anne apparaît de nouveau à Nicolasic, lui ordonne de retourner voir son recteur, de lui rappeler qu'elle voulait qu'on bâtit une chapelle dans le lieu où il y en avait eu une et de lui annoncer qu'elle allait donner des preuves qui porteraient les plus incrédules à croire la vérité de ce qui avait été vu et entendu ; qu'une lumière du ciel ferait découvrir son ancienne image dans l'endroit du champ qui serait indiqué et qu'il fallait que lui-même, Nicolasic, fit part de toutes ces choses à quelques gens de bien.

Il obéit ; mais le recteur renouvela les remontrances et les menaces, y ajoutant celle de ne point l'enterrer en terre sainte s'il venait à mourir sans s'être rétracté.

Nicolasic s'ouvrit ensuite à M. de Kermadio-Loscouët, pieux gentilhomme de la paroisse, dont il reçut des conseils pleins de bienveillance et de sagesse. Il consulta également un excellent prêtre, dom Yves Richard, et retourna trouver les Père capucins d'Auray ; mais, prévenus peut-être, ceux-ci le reçurent moins favorablement que la première fois.

Cependant les promesses faites par sainte Anne se réalisèrent. Le 7 mars au soir, elle avertit Nicolasic de se lever, de prendre des témoins et d'aller au Bocenno, où il trouverait la statue à l'endroit que lui indiquerait une lumière.

La sainte disparut, mais le flambeau qui l'éclairait

(1) C'est ainsi qu'en Bretagne on nomme le premier vicaire.

demeura et précéda Nicolasic du côté de la porte. Le bon paysan court chercher son beau frère et quelques amis, puis tous ensemble suivent le guide qui leur a été laissé. Au dessus de l'emplacement de la chapelle, le flambeau s'arrête et, s'élevant et s'abaissant par trois fois, il semble tout à coup se plonger dans la terre. Jean Le Roux fouille le sol avec sa *tranche* ; bientôt il rencontre du bois : c'était la sainte image, couverte de terre et à demi rongée de vétusté.

L'aurore du lendemain trouva réunis autour d'elle Nicolasic, ses amis, ses voisins, qui, les premiers après tant de siècle d'oubli, invoquaient l'auguste patronne de la Bretagne et lui rendaient hommage.

Malgré le récit de tant de témoins, dom Roduëz s'indigna contre Nicolasic, déclarant qu'il était bien abusé de faire cas d'un morceau de bois trouvé en terre, et ajoutant qu'il n'y avait que des sots et des fous qui pussent croire à de pareilles impostures. Les Pères capucins, de leur côté, le détournèrent de faire bâtir une nouvelle chapelle, lui montrant qu'il y en avait bon nombre dans les champs qui se trouvaient délaissées.

(A continuer).

CHRONIQUE

PIE IX LE GRAND ! OU LE 23 AOUT 1871.

Il n'est que juste que nous consacrons la chronique du premier numéro de cette nouvelle année à l'auguste et vénéré Chef de l'Eglise Universelle.

Comme Dieu semble multiplier les prodiges et les accumuler dans ce pontificat mémorable; et qu'il n'a pas voulu qu'un seul fleuron manquât à cette brillante couronne, puisqu'il a fait arriver ce pape étonnant aux années et aux jours de Pierre, nous ne croyons devoir faire un plus sensible plaisir à nos lecteurs si catholiques, que de mettre sous leurs yeux l'histoire abrégée de ces saintes et glorieuses

années. Nous empruntons les détails qui vont suivre à la *Semaine Religieuse* de Nîmes, nous réservant d'y faire quelques changements, pour l'intelligence de tous ceux qui nous lisent.

Laudant eum opera ejus. Ces actes sont son plus bel éloge. Dire en peu de mots la vie de Pie IX, c'est justifier l'allégresse du monde catholique, à l'occasion des époques à jamais mémorables et glorieuses du 19 et du 21 juin, et du 23 août. C'est aussi faire ressortir toute la barbarie, la cruauté des bourreaux qui ont osé porter leurs mains sacrilèges sur son auguste personne.

Donnons toute notre attention à des événements qui sont tous plus étonnants les uns que les autres, et apprenons à baiser avec une profonde vénération, les chaînes dont notre vénérable père est aujourd'hui chargé.

1846.—*L'année de l'élection.*

Le 16 juin 1846, Jean Marie Mastai Ferretti, né à Sinigaglia, le 13 mai 1792, fut élevé à la suprême dignité de Souverain Pontife; le 21 juin de la même année, il fut couronné.

Il est le deux cent cinquantième, après St. Pierre. Son élection qui s'est accomplie avec la plus grande facilité, a rempli de joie la ville de Rome, et tout le monde catholique. Sa première parole, après son élection, résume l'histoire de son long pontificat : " Je m'engage, dit-il, à défendre avec fermeté et confiance la dignité du siège apostolique ; " ce qu'il promettait alors, il l'a fait.

1847.—*L'année des fêtes.*

Le premier acte de Pie IX fut un généreux pardon accordé à tous les condamnés politiques, le jour même de son élévation au Souverain Pontificat, et mille bienfaits octroyés à son peuple. Cette année s'écoula au milieu des applaudissements et des fêtes.

“ Toute l'Italie, disait un écrivain du temps, retentit de l'hymne à Pie IX. ” Cet hymne s'échappe des lèvres frémissantes de tout un peuple. ”

Dans ces circonstances, une fille naquit à Victor-Emmanuel, elle fut appelée Pia. Le pape envoya à la mère de cette auguste enfant la rose d'or, et Victor-Emmanuel pour reconnaître une aussi grande distinction, offre au Souverain Pontife, son épée pour la défense de ses droits sacrés.

Mais Pie IX prévoit comment finiront ces fêtes ! et au terme de cette année, il dit aux cardinaux : “ Que nos ennemis le sachent bien ; le ciel et la terre passeront, et il ne sera pas effacé un point de la doctrine que Jésus-Christ a chargé son Eglise de conserver, de défendre, et de prêcher, &c. ”

1848.— *L'année de la trahison.*

Les hommes que Pie IX avait comblé de biens, se révoltent contre lui. Pour le perdre, ils veulent le nommer roi d'Italie. Le Saint Père qui connaissait leur noir dessein, repousse avec indignation l'offre qui lui est faite.

Il ne veut déposer personne, et moins que tout autre, le roi de Sardaigne. Dans son allocution du 29 avril, 1848, il renie “ ceux qui voudraient faire du Souverain Pontife le président d'une république formée de tous les peuples de l'Italie. ” De plus, il exhorte les peuples du Piémont, de Naples, de Parme, de Modène, de Toscane, à demeurer fidèles à leurs souverains.

1849.— *L'année de l'exil.*

Pour n'avoir pas voulu dépouiller les princes italiens à son profit, et se laisser couronner roi d'Italie, Pie IX fut dans la pénible nécessité de quitter Rome, le 24 novembre 1848, et de prendre le chemin de l'exil, pour ne rentrer dans ses états que le 11 avril 1850 ! Pendant ce temps ; il songeait à

glorifier Marie Immaculée, et à arracher l'Italie des mains des impies et des scélérats qui la trompaient. Il signalait aux évêques de ce pays les nombreuses fourberies des révoltés, et avertissait le peuple que son salut, sa félicité et sa gloire ne pouvait lui venir que de la religion enseignée par Jésus-Christ.

1850.—*L'année du triomphe.*

Le 12 avril 1850, Pie IX rentre dans la ville des papes, et avec lui reparaissent la vertu et les bénédictions. La main de Dieu s'étendit de nouveau sur Rome, pour la protéger, et le Saint-Père disait aux cardinaux, le 20 Mai, qu'il voyait cette main secourable resplendir merveilleusement sur le siège apostolique. P'en après, le 28 septembre, "levant les yeux au ciel d'où nous vient le secours" Pie IX rétablissait la hiérarchie catholique en Angleterre.

1851.—*L'année du Jubilé.*

En cette année, le pape prévoyant pour l'Eglise de nouvelles luttes, ordonne un Jubilé solennel, et engage les fidèles à prier avec ferveur, pour l'extension du règne de Dieu sur la terre, et pour l'union de tous les cœurs dans un même sentiment d'amour de la justice et de la fidélité qui constituent le vrai progrès, la véritable liberté.

1852.—*L'année des exhortations.*

Après la prière, le meilleur moyen d'être forts pour les combats du Seigneur, c'est l'union. Aussi, Pie IX la recommandait il vivement au clergé, dans une lettre du 25 mars, aux Evêques d'Italie; et dans une autre, en date du 17 mai, à ceux d'Espagne. Si, dans ces dernières années, l'Eglise a trouvé tant de consolations dans la concorde et l'union du clergé catholique, le mérite n'en revient-il pas aux sages exhortations de ce grand Pontife?

1853.—*L'année de la conciliation.*

Il y eut un moment où Pie IX voulut essayer de la conciliation avec le gouvernement du Piémont; plein d'affection pour le peuple de ce pays et son roi, il poussa les concessions jusqu'aux dernières limites; et malgré que ses efforts paternels furent inutiles, cependant, il n'eut jamais à regretter de s'être montré plein de mansuétude et de longanimité. Il disait aux cardinaux, dans son allocution du 19 décembre 1853, "Je ne me repents nullement d'avoir poussé la douceur et la mansuétude jusqu'à leurs limites extrêmes."

1854.—*L'année de l'Immaculée Conception.*

Il suffirait de cette année pour rendre à jamais célèbre le très glorieux pontificat de Pie IX. Le 8 décembre, par la bulle *Ineffabilis Deus*, il définissait le dogme de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie, et le jour suivant, il exprimait aux cardinaux et aux évêques réunis autour de lui, avec une joie indicible, l'espérance qu'il mettait dans la divine mère de Jésus, dont la prière devait assurer à l'Eglise, la protection du ciel. Et, en effet, n'est-ce pas à cette mère privilégiée, que nous devons la gloire, pour l'Eglise et son bien-aimé Chef, et pour nous les avantages d'un si long pontificat.

Qui ne se rappelle encore, les démonstrations brillantes, les fêtes splendides qui accompagnèrent et suivirent la définition de ce dogme, si cher à tous les véritables enfants de Marie?

1855.—*L'année des premières spoliations.*

Le Piémont commença son œuvre de rapine par dépouiller les religieux et les moines, il la termina par la spoliation du Souverain Pontife lui-même. Dans le Consistoire du 22 janvier 1855, Pie IX

rappela aux Cardinaux tout ce qu'il avait fait pour l'Eglise du Piémont, et combien malgré ses soins, cette Eglise était en souffrance. Son allocution d'alors est admirable de dignité et d'énergie ; elle est de plus, accompagnée de soixante huit documents publics dûs au Cardinal Antonelli, et qui montrent à la fois, la grandeur d'âme du pape, et la bassesse de ses ennemis.

(A continuer.)

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le curé et ses habitants.

L'EXHIBITION PROVINCIALE.

Les habitants.—Monsieur le Curé, nous espérons que vous allez interrompre le récit des hauts faits du petit Baptiste, en agriculture, pour nous parler un peu de l'exhibition, car la plupart d'entre nous n'ont pu y assister, et nous aimerions en savoir quelque chose.

M. le Curé.—Vous rencontrez là mon plus ardent désir ; car je considère que l'exhibition qui vient d'avoir lieu, est un de ces événements qui intéressent la classe des cultivateurs, au plus haut point. J'ai regretté que vos travaux vous aient empêché, pour le plus grand nombre, de vous rendre, sur les lieux de cette exposition. Mais quant à vous, Pierre G. et Clément D. qui avez été plus heureux que vos voisins, et qui avez paru porter un grand intérêt à tout ce qui était exposé aux regards, vous allez d'abord nous dire ce qui vous a le plus frappé, et ce qui vous a paru le plus digne d'attention ?

Pierre et Clément.—Monsieur le Curé, vous nous mettez vraiment dans l'embarras, car nous avons vu tant de belles choses que nous ne savons à laquelle donner la préférence. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que nous avons vu des chevaux, des bœufs, des vaches, des moutons, des cochons, des volailles qui surpassent en beauté et en grosseur, tout ce que nous avons vu jusqu'à présent, et quand nous considérons nos animaux, et que nous les comparons à ceux qui étaient exposés, c'est à nous décourager. Et puis, les instruments d'agriculture, quelle variété ils offraient; comme il y en avait de toute espèce, et que nous n'avons jamais vus. Puis, encore combien d'autres belles choses qui nous ont étonné, mais dont nous ne saurions rendre compte. Tenez, Monsieur le curé, parlez vous-même, ça sera beaucoup plus intéressant, et nous sommes sûrs que nos amis, qui sont ici, profiteront beaucoup plus de ce que vous direz, dans un quart d'heure, que de ce que nous pourrions dire, dans trois à quatre heures.

M. le Curé.—Je comprends, mes amis, que ne vous rappelant pas les noms de la plupart des objets que vous avez vus, il vous est difficile de vous faire un compte rendu qui puisse satisfaire ceux qui n'étaient pas présents. Mais, pour aider votre mémoire et pour vous faciliter le moyen de donner à nos voisins des détails dans lesquels nous ne pourrions entrer ici, je vais vous rappeler les différentes classes qui partageaient tous les articles que vous avez vus.

La première classe qui s'offrait aux visiteurs était les chevaux. Là se trouvaient des chevaux pur sang anglais, tel que celui exposé par M. Auguste Casgrain, de la Rivière Ouelle, et qui est si remarquable par son élégance et ses formes. Des Clydes aussi pur sang, tel que celui exposé par la Société d'Agriculture de Napierville.

Pierre—Mais, Monsieur, qu'est-ce que vous appelez Clydes ? Est ce un cheval qui avait les pattes grosses comme mon corps ?

M. le Curé.—Précisément, ce sont des chevaux de traits. Continuons : des Percherons, tel que le beau cheval gris qui appartenait à la Société d'Agriculture de l'Assomption. Des Normands ou demi-Normands, tel que celui exposé par M. Louis L'Heureux, du Château-Richer ; des Suffolks, si bien représentés par celui qui appartient à la Société d'Agriculture de Montmagny—Des chevaux canadiens, mais en trop petit nombre. De tous ces chevaux, qui ont obtenu des premiers prix, celui de l'Assomption a eu le prix du Prince de Galles.

Pierre—Maintenant, j'ai tous ces chevaux dans la mémoire, comme si j'étais encore sur les lieux.

Clément—Moi aussi, mais, Monsieur, à qui appartiennent ces trois à quatre paires de chevaux de trait que vous avez dû remarquer comme nous ; car ce sont ceux là qui nous intéressent le plus.

M. le Curé.—Vous avez raison de dire que ce sont ces individus qui vous intéressent le plus, et je vous offre mon meilleur compliment pour avoir si bien discerné entre ce qui vous regarde de plus près. Ces chevaux appartiennent, les uns à M. J. Sheddon, de Montréal, d'autres à M. J. Gilmour, de Québec, et les autres, à M. P. Dorion de Charlesbourg. Vous avez dû aussi remarquer une magnifique jument poulinière et son poulain ; elle appartient à M. P. A. Deblois, de Beauport.

Passons maintenant à la deuxième classe qui est celle des bêtes à cornes. Il y avait là des Durhams, des Ayrskires, des Herefords et diverses races croisées. De ces différentes races, si vous voulez avoir de bonnes vaches laitières, ayez des Ayrshires et conservez vos vaches canadiennes, tout en surveil-

lant avec soin l'élevage des jeunes veaux. Si vous voulez des animaux pour la boucherie, procurez-vous des Durham.

Pierre—Mais, à qui appartenait donc ces deux énormes bœufs gras dont l'un était rouge et l'autre blanc?

M. le Curé.—Ils appartiennent à M. Thomas Delanay, de Québec, et vous avez dû en remarquer un troisième qui ne leur cède en rien, qui a eu le premier prix, et qui appartient à M. G. Houd, de Guclph.

La troisième classe était celle des moutons. Là, on remarquait des Leicesters, des Cotswolds, des Southdowns, des Mérinos, et différentes espèces mélangées. Parmi ces individus, les mieux faits pour notre climat sont les Cotswolds et les Southdowns, et nous devons nous hâter de nous en procurer, car nos moutons canadiens n'ont aujourd'hui presque aucune valeur. M. Cachrône, de Compton, avait plusieurs sujets de ces deux races qui, presque tous, ont remporté des premiers prix. M. E. Roy, de St. Pie, a aussi remporté plusieurs prix, pour des individus de même espèce.

Quatrième classe—Espèce porcine. Les échantillons, dans cette classe, étaient peu nombreux, mais il y avait des Berkshires tout à fait dignes d'attention.

Cinquième classe. — Les volailles. Toutes les espèces de volailles étaient à peu près là réunies, et on voyait des Dorkins, des Espagnols, des Brahmas, des Cochin-Chinois, des Polonais dorés et argentés, des Crew-Cours, des James, des Bantems noirs, des Canards de Rouen, des canards de Moscovie, des oies de Brème, des dindes sauvages, des dindes blanches, des pigeons, etc.

M. Ls. Levêque, d'Aillebout, avait la collection

la plus complète de volailles, aussi a-t-il remporté un grand nombre de premiers prix.

Maintenant, nous allons interrompre notre marche, nous réservant de revenir à notre point de départ, à notre prochaine réunion, pour nous rendre d'un seul bond, à la neuvième classe, pour combler, si c'est possible, une lacune que nous avons rencontrée dans tous les comptes-rendus qui nous sont tombés sous les yeux.

Ici, il s'agit d'histoire naturelle, et un musée assez complet était là exposé. Des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles, des poissons empaillés, etc., faisaient bonne figure, et ont remporté des premiers et des seconds prix. Mais, dans mon humble opinion, dans cette classe, un article qui aurait dû attirer l'attention plus que tout le reste, a à peine eu le privilège d'une mention honorable. Nous voulons parler des insectes qui jouent, pourtant, un si grand rôle, dans la nature, et qui ont des *rappports journaliers* avec la classe agricole.

Avez-vous remarqué ces cases recouvertes de verres et remplies de papillons, de mouches, de barbeaux, enfin de petits animaux si variés dans leur forme et leur couleur ?

Pierre et Clément—Oui, Monsieur, et en voyant cela, nous nous sommes dit qu'il fallait bien de la patience, pour courir après des petites bêtes que nous écrasons tous les jours sous nos pieds, et qu'il ne fallait n'avoir rien à faire, pour passer son temps à une chose si peu utile.

M. le Curé.—Et en raisonnant ainsi, vous êtes tombés dans une erreur où tombent bien des personnes qui sont moins excusables que vous. Pourtant, vous avez raison, sur un point ; car quant à avoir de la patience pour se livrer à ce genre d'occupation, j'avoue qu'il en faut une forte dose ; ce

qui constitue un grand mérite pour celui qui y consacre ses instants. Mais, là où vous vous trompez énormément, c'est quand vous avouez que c'est une manière peu utile de passer son temps. D'abord, la collection la plus complète et la plus remarquable sous tous les rapports qui était dans ce département, appartient à un prêtre qui, malgré sa faible santé, travaille autant que le cultivateur le plus actif, que l'homme de loi qui a le plus de sollicitateurs.

Pierre et Clément—Ah ! c'est un prêtre qui a ramassé toutes ces petites bêtes ! mais, les prêtres s'occupent donc de tout ? Nous serions curieux de connaître le nom de celui-là, tant son occupation nous paraît étrange.

M. le Curé.—Ce prêtre dont l'occupation vous paraît si étrange, est M. l'abbé Provancher, auteur de plusieurs ouvrages très utiles à la classe agricole et horticole, et rédacteur du *Naturaliste Canadien*. En vous donnant ses titres, c'est déjà vous dire qu'il vous aime beaucoup, et qu'il emploie scrupuleusement tous ses instants ! Vous ajoutez : *mais, les prêtres s'occupent donc de tout !* Oui, de tout ce qui peut vous être utile, tant sous le rapport temporel, que sous le rapport spirituel. Ainsi voyez : quels ont été les premiers à vous parler d'améliorer vos terres, à défricher nos forêts, etc., ce sont des prêtres ; et entre tout ce qu'ils ont fait de plus profitable pour vous, sous le rapport matériel, je crois que l'œuvre de M. l'abbé Provancher doit venir en première ligne. Si cet avancé vous étonne, écoutez-moi encore une seconde, et vous partagerez avec bien d'autres, mon opinion.

C'est ici pour nous le moment de nous rappeler que Dieu, dans son infinie sagesse, et pour faire ressortir, à tous les yeux, sa toute-puissance, se sert, ordinairement, des êtres les plus faibles en appa-

rence pour produire les plus grands effets ; ainsi, par exemple, il se servira d'une plante imperceptible pour détruire vos champs de patates ; car ne l'oubliez pas, la maladie des patates qui fait de si grands ravages cette année, est le produit d'une toute petite plante, dont les pluies abondantes favorisent le développement. De même, quand Dieu veut détruire vos grains, pour punir vos intempéranes, vos irrévérences dans les églises, vos désordres dans les élections, le mauvais usage que vous faites des biens qu'il vous accorde, il envoie des insectes, de ces tous *petits animaux que vous écrasez, tous les jours, sous vos pieds* ; et les sauterelles, et les chenilles, et les vers blancs, et les vers gris, viennent en foule détruire le fruit de vos travaux, et causer de véritables fléaux ? En convenez vous ?

Les habitants. — O'est trop clair, Monsieur le Curé, pour ne pas en convenir.

M. le Curé. — Eh ! bien, si vous admettez cela, n'admettez vous pas aussi que le prêtre qui consacre son temps, sa science, à distinguer entre les insectes utiles et les insectes nuisibles, et qui est constamment à la recherche pour découvrir et faire connaître les moyens de détruire les derniers, rend un immense service à la classe agricole, et qu'il mérite l'encouragement de tous les vrais amis de la science et de leur pays, et que sa publication devrait être sur la table, au moins, de tous les hommes instruits et appartenant à des professions libérales, et qu'elle devrait être largement patronée par notre gouvernement ?

Les habitants. — Vraiment, Monsieur le Curé, ce prêtre mérite toute notre reconnaissance, et nous ne pouvons nous empêcher de lui vouloir tout le bien que vous lui voulez vous-même.